

Espace Art actuel

Claire Savoie : Les intervalles communs

Jean Dubois

Numéro 47, printemps 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/9541ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN 0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubois, J. (1999). Claire Savoie : Les intervalles communs. *Espace Art actuel*, (47), 36–37.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Claire Savoie

Les intervalles communs

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN DUBOIS

À la suite de l'exposition *Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous* présentée par Claire Savoie à la galerie Articule le printemps dernier, il apparaissait important de scruter de plus près l'univers créatif de l'artiste afin de débusquer les prémisses des énigmes qu'elle nous proposait à cette occasion. On pouvait y voir deux propositions apparemment hétérogènes qui toutefois s'échangeaient presque en catimini les mêmes préoccupations sur la teneur de l'expérience du temps et de l'espace. D'un côté était érigée une chambre cylindrique baignée de lumière où naissaient au vol et mourraient au sol des générations de bulles de savon, tandis que tout près était projetée une bande vidéo faisant défiler un mouvement panoramique irrégulier et incessant couvrant les confins d'un appartement.

JEAN DUBOIS : *Mis à part l'intérêt singulier que m'ont suggéré respectivement les deux parties de votre dernière exposition, j'ai surtout été frappé par le jeu de leur différence et de leur concomitance. Je me suis surpris à m'interroger surtout à propos de ce qui se trouvait entre elles, sur ce que j'appellerais leurs intervalles communs. En fait, je vois votre travail comme une investigation de la notion d'intervalle d'autant plus que le terme recoupe à la fois les dimensions du temps et de l'espace selon le contexte où on l'applique. D'ailleurs, j'ai l'impression que le titre de l'exposition *Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous*, annonce d'une certaine façon une rencontre ouverte entre le temps et l'espace comme s'il s'agissait du croisement de deux identités personnelles.*

CLAIRE SAVOIE : Ce titre me vient d'une phrase de Marguerite Duras dans *La Jeune fille et l'enfant*. L'auteure y parle d'une chambre égarée au-dessus du temps, une chambre où a lieu la rencontre de deux amants dans un passé ou un futur vague (on ne peut pas savoir). Une chambre comme un lieu potentiel où le désir entre ces deux êtres peut rester indéfiniment suspendu au-dessus du monde extérieur. Un espace-temps où "cela" continuerait d'exister sans jamais se clore, au-delà d'une réalité autre. Une fiction. Un lieu ouvert et blanc où tout est à inventer. En outre, j'ai choisi ce titre parce qu'il nous

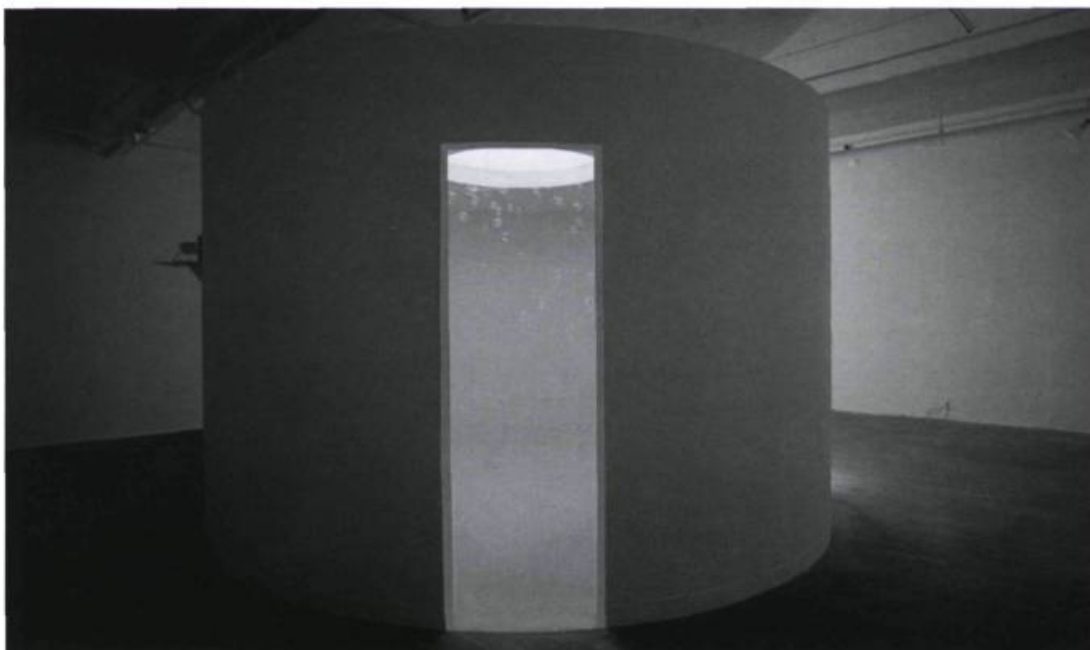
ramène au temps réel de l'œuvre. Il nous conduit à ce rendez-vous avec elle, à ce temps réflexif. Cette rencontre aussi entre l'œuvre (l'artiste) et le visiteur... Le 17 avril 1998, la galerie Articule, midi. Chaque visiteur a son propre rendez-vous. À chaque fois, il se tient collé au temps réel dans lequel a lieu le moment de l'œuvre, dans son instant présent. Dans tous ses éléments, l'œuvre procède de cette logique.

Ce partage du temps et de l'espace est particulièrement bien évoqué sinon souligné dans la chambre cylindrique où deux voix, celle d'un homme et celle d'une femme,

s'échangent une énumération inlassable, soit du nombre de bulles qui éclatent, soit des instants qui passent. On ne saurait dire, car leur comptage respectif semble se synchroniser à un moment pour se décaler à un autre. Ce qu'on croirait être une mesure mathématique objective suggère plutôt l'expression de deux subjectivités frôlant l'accord sans l'atteindre. On ne peut pas vraiment savoir si chacun s'applique à compter la même chose ou bien tous les deux le font dans les mêmes conditions.

Un, deux, trois, quatre, cinq... jusqu'à environ dix mille, soit de l'ouverture à la

Claire Savoie, *Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous*, 1998. Installation audio, vidéo et objets liquides. Galerie Articule, Montréal. Photos : Paul Litherland



fermeture de la galerie, et les bulles comme autant de mots vides qui ne traverseront jamais le temps, qui sont sans pérennité. Peut-être ces voix comptent-elles pour chercher à conjurer l'angoisse, pour se rassurer, pour se calmer. Compter pour se rendre sourd au monde extérieur, effacer la peur, se distraire, s'occuper ou se divertir. Une activité en soi.

On pourrait supposer (non sans quelque ironie) qu'il s'agit peut-être d'une sorte de discours amoureux, d'un langage privilégié entre deux voix. S'entendent-elles? On ne peut savoir. Parfois elles semblent se mouvoir côte à côte dans un parcours partagé. À travers ce long jeu quasi musical de cinq heures, chacun compte à sa mesure. La cadence de chacune des voix n'est jamais tout à fait la même : rapide, distraite, intense, assoupie, lasse, alerte, vive, détachée. Y aura-t-il croisement dans le temps, se rencontreront-elles? Se suivront-elles de près ou de loin pour se côtoyer ou se dépasser? S'agit-il d'une croisière ou d'une compétition?

Claire Savoie, *Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous*, 1998. L'artiste à l'intérieur de l'œuvre. Galerie Article, Montréal. Photo: Bertrand Camière



Je crois qu'il se passe un peu la même chose dans le rencontre du décompte des nombres et la production cyclique des bulles. Il semble y avoir une forme de conversation précaire entre les mots et les choses, entre la matière et les idées?

Tu parles de "décompte" alors que, bien au contraire, cela ne représente pas une somme dont il faut soustraire les unités. De mille à un, on part d'une somme identifiable, d'une quantité déjà établie. Un décompte nous indique ce qu'il reste à venir en le refermant sur lui-même, alors qu'ici, on compte vers l'infini. Cela se passe sous le mode du récit, un récit dont on ne pourra connaître le dénouement. Il s'agit d'une activité qui s'ouvre sur ce qui vient mais ne le résout pas.

La conversation entre deux sujets qui communiquent est souvent précaire parce que les bases de l'échange sont mouvantes et peuvent échapper tantôt à l'un, tantôt à l'autre. On peut employer les mêmes mots sans parler de la même chose et ne pas se rendre compte de la faille qui s'y établit. Dans mon travail, c'est le même phénomène qui se passe entre les mots et les choses, entre les idées et la matière. Je propose une brèche sans nécessairement vouloir combler complètement la faille.

J'essaie de mettre en rapport des choses d'ordres différents qui toutefois partagent les mêmes propriétés. Je fais des analogies. Dans cette pièce, je voulais comparer le poids que pouvait atteindre l'accumulation des mots à l'apesanteur des bulles. Il s'agissait pour moi de faire coexister le lourd et le léger, la fatalité et le hasard, l'infime et l'immense, de manière à suggérer une disposition d'esprit mettant en équilibre sur la même balance, à la fois ce qui est impalpable et ce qui est tangible.

Ce jeu de la disparité apparente se poursuit également lorsque l'on considère l'autre partie de l'installation. Par son caractère continu, la projection vidéo se distingue clairement de la chambre cylindrique où tout est fragmenté, l'espace par les bulles et le temps par l'énumération. Pourtant dans les deux cas, nous sommes conviés à contempler des espaces courbes et une temporalité mise en boucle.

Un peu à l'écart de la chambre, on pouvait découvrir la projection d'une bande vidéo qui nous donnait à voir un appartement à travers un plan-séquence tourbillonnant que j'aime nommer « vues-vertiges ». L'espace sphérique créé par le mouvement continu de la caméra rejoint effectivement la rondeur des bulles flottantes. Formés par l'air soufflé dans une fine membrane de savon, les reflets dans les bulles donnent aussi à voir une réflexion distordue du monde extérieur.

Depuis l'enfance, j'ai développé une étrange fascination pour les choses qui vont en rond. Une enfant de quatre ans fait tourner sa jupe pour ne plus voir qu'un mouvement de lignes et de couleurs. Elle s'étourdit afin de voir son milieu environnant devenir flou et perdre sa substance. On peut supposer que derrière cette virevolte innocente il y a une tentative d'effacer le monde extérieur en gommant tous les points de repère.

En fait, ce qui est dérouter dans les deux propositions est provoqué soit par une surabondance, soit par une absence de points de repère. Peut-on y voir une volonté de déstabiliser le regard et les appréhensions du spectateur à travers deux approches complémentaires?

J'admets qu'à cet égard chacune puisse fonctionner d'une façon autonome. J'aime plutôt y voir une chose et son revers. Depuis quelques années, j'explore les figures circulaires. J'essaie de confondre le centre et la périphérie. Ni la chambre cylindrique, ni la boucle vidéo ne semblent y parvenir toutes seules. J'ai imaginé que leur côtoiement pourrait créer une brèche faisant miroiter dans l'autre ce qu'elles ne peuvent énoncer par elles-mêmes. ■

NOTE :

1. Marguerite Duras, Extrait de *L'Été 80* (lu par l'auteur), Paris, Éd. des femmes, Coll. La Bibliothèque des voix, 1982.

Following the exhibition *Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous* presented by Claire Savoie at Article, the author considered it important to examine more closely the universe the artist created in order to uncover the premise for the riddles she proposed on this occasion. Two apparently heterogeneous propositions exchanged, almost on the sly, the same preoccupation of experiencing time and space. On one side, a cylindrical chamber bathed in light was set up where generations of soap bubbles took off and landed on the floor, while nearby a video was projected showing the confines of an apartment through an irregular and incessant panoramic movement. "I am trying," explained the artist, "to relate things that are of a different order but that share the same properties. I am making analogies (...). Since my childhood I have developed a strange fascination for things that go round. A four year old child turns in circles to see her skirt as a movement of lines and colours. She becomes dizzy as her surroundings become blurred and she feels weightless. Perhaps behind this innocent twirling there is an attempt to block out the external world by erasing all points of reference. For the last few years, I have been exploring circular patterns. I am trying to join the centre and the periphery. Neither the cylindrical chamber nor the video loop seem to have happened all alone. I imagined that their encounter could create an opening to make what they cannot express themselves, shimmer in the other."